

Ariane Delacampagne nous fait (re)découvrir Bourj Hammoud

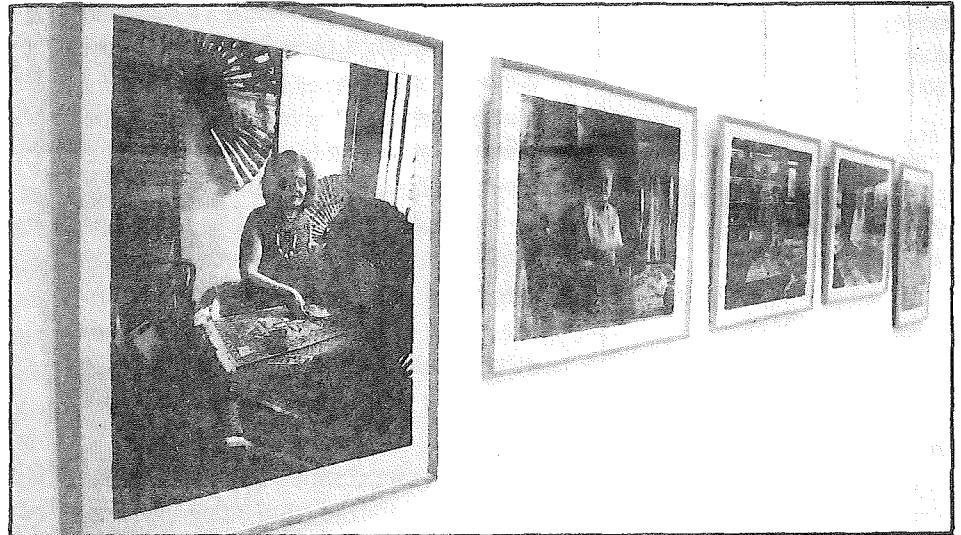
L'article de Rami El Tibi |

Le centre culturel français a accueilli, du 14 au 29 avril, l'exposition « Les Arméniens de Bourj Hammoud, états des lieux », de la photographe Ariane Delacampagne, elle-même arménienne d'origine, et vivant actuellement à New York. Artistiquement, elle s'intéressa très vite à la photographie de rue et à l'énergie qui en émane. Travaillant depuis plusieurs années sur son « projet arménien », l'artiste nous avoue qu'elle s'est retrouvée à travailler sur ce thème un peu par hasard, en revenant au Liban et à Bourj Hammoud : « c'est un quartier que j'ai appris à découvrir, que j'ai trouvé extrêmement intéressant, et où l'authenticité est le garant de son esprit traditionnel, dans un Beyrouth en perpétuel changement », explique-t-elle. Plusieurs thèmes s'entrelacent tout au long de notre itinéraire ; tout d'abord, comment parler des arméniens au Liban, sans que l'ombre du génocide de 1915 ne plane au dessus de nos têtes ?

Les survivants de l'horreur, ou leurs descendants, sont les premiers portraits de l'exposition. On ne peut que sourire devant ces visages de vieilles femmes, fatigués par les dures épreuves de la vie, mais d'une tendresse qui n'est pas sans rappeler les visages de nos propres grand-mères. D'ailleurs, un tableau a pour devoir de nous rappeler les cruautés du passé, c'est celui du Camp Sandjak, un des camps qui, en 1939, a accueilli les réfugiés du génocide, et qui est maintenant condamné à la destruction, dernier témoignage d'un passé douloureux.

Néanmoins, petit à petit, d'autres thèmes se dévoilent : Bourj Hammoud névoque pas que le génocide, c'est aussi l'endroit à Beyrouth où n'importe qui cherchant n'importe quoi, trouve son bonheur.

prospère ; il s'adapte aux changements et défis de notre société. Toutefois, un thème sous-jacent transparaît clairement dans le travail



Photos: Karim El Tibi |



Toute une série d'artisans sont ainsi immortalisés au milieu de leurs magasins, sortes de gros bazars débordant d'authentique, ce que le photographe fait ressortir avec brio. « Il faut reconnaître que ces boutiques sont un peu étouffantes, nous confie-t-elle en riant, mais

de l'artiste. Elle donne à voir des instants en noir et blanc, chaque personne et son monde, tout son vécu, tout étant là. Un mélange d'humilité

elles dégagent un esprit presque unique, que l'on ne retrouve plus au centre-ville, ou ailleurs ». Nous faisons donc connaissance avec le bijoutier, le cordonnier, le tailleur, le marchand de tapis, celui de chaussures, trônant, surplombant sa montagne de souliers qui menace de s'écrouler : « c'est la guerre imminente » décrit-elle en plaisantant ; les photographies ne trompent pas, ces boutiques-ci ont une âme.

Il y a aussi les artistes, marquant l'adaptation à un nouveau mode de vie. Parmi eux, un peintre qui confectionne des icônes et des tableaux religieux, après avoir produit, dans le temps, des affiches pour les grands hommes d'état comme Nasser, ou le roi Hussein ; également un marchand de moutons s'adonnant à l'art de la sculpture, ou encore un verrier bourru, créant des vitraux de toutes sortes.

Ariane Delacampagne nous raconte toutes ces petites histoires avec un tel enthousiasme que nous avons l'impression de vivre ces tranches de vie, de connaître ces personnes, de les trouver familières. Elle rend compte d'un état des lieux plutôt positif : Bourj Hammoud est vivant et

et de dignité, d'un peuple qui a souffert, et qui porte, en chacun d'eux, inconsciemment peut-être, cette solitude en filigrane.